

Il est des passés qui s'exorcisent. Celui de Charles Juliet est de ceux-là.

Charles Juliet a pratiqué de nombreuses formes d'écriture : récits, théâtre, poésie, journal... et malgré cette diversité son œuvre montre une singulière unité. Unité de thème d'abord, tant son œuvre est toute traversée par la recherche de soi.

« Je n'ai jamais décidé d'employer telle ou telle forme. Cela s'est fait au fur et à mesure de mon cheminement... De toute manière, quel que soit mon mode d'écriture, j'ai le sentiment que je dis toujours la même chose. Il est sans cesse question de cette même aventure intérieure. Je ne sais rien dire d'autre... » (Charles Juliet en son parcours, p. 131)

Unité de style ensuite, qui donne elle aussi toute une cohérence à son œuvre. Le travail sur la langue, fait de sobriété et de précision, élimine tout ce qui pourrait peser inutilement. La langue est considérée comme une matière en une analogie chère à Charles Juliet, celle de la matière travaillée par l'artiste :

« Travailler un bloc de pierre ou travailler sur les mots, c'est une manière d'intervenir sur soi-même, de se sculpter intérieurement, de pétrir sa pulpe. » (Charles Juliet en son parcours, p. 131)

Pour Bernadette Etcheverry, Charles Juliet est entré en écriture comme on entre en analyse. Sans aller jusqu'à utiliser le vocabulaire propre à la psychanalyse, Charles Juliet décrit son lent cheminement intérieur comme une descente en lui-même, dans son inconscient. A travers cette profonde introspection et le questionnement auquel il se soumet, advient une « seconde naissance », selon les propres mots de Charles Juliet. Il s'agit de « naître à soi-même » (Charles Juliet en son parcours, p. 55).

« Il faut partir à sa découverte et s'engendrer. Nous naissons physiquement et nous avons à naître ontologiquement. Tant qu'on n'a pas pris conscience d'une manière extrêmement intense, vivante, des recès de sa psyché, on n'a pas fait ce travail de dénudation qui prépare la venue de la seconde naissance. » (Charles Juliet en son parcours, p. 53)

Entre le premier et le dernier tome de votre Journal, que trente ans séparent, vous êtes passé de l'obscurité à la lumière. Quel regard portez-vous sur cette époque, où l'idée du suicide était forte ?

Ces années-là étaient absolument indispensables. Je vois très bien, aujourd'hui, en quoi elles étaient nécessaires. On ne peut pas en faire l'économie si l'on veut naître à soi-même. Elles ont duré... Elles auraient pu être plus longues, ou plus courtes. On ne choisit pas.

Ce travail s'est-il fait uniquement par l'écriture ?

Oui. Pour moi, l'écriture a été un moyen d'intervention sur moi-même. Je l'ai utilisée comme un scalpel. J'avais ce besoin impérieux de me connaître et de me transformer. J'obéissais à une nécessité. A tel point que, pendant toutes ces années, je n'ai fait qu'écrire des notes de journal. Je ne pouvais rien écrire d'autre. Ce travail de mise au net, de clarification, d'édification, était vital.

Vous n'avez jamais été tenté par la psychanalyse ?

Je ne m'y intéresse que depuis quelques années. Je pense que l'écriture est beaucoup plus exigeante que la parole. Il faut fixer les choses, donc les cerner, les clarifier. Il arrive qu'une idée me vienne, et au moment de l'écrire, je me rends compte que finalement, ça n'est pas ce que je pense, et que même je fais totalement erreur, et qu'il faut que je revoie tout cela. Longtemps, l'oral m'a fait terriblement peur. J'étais noué. Il fallait vraiment que je m'arrache les mots pour arriver à parler. Mais maintenant, je n'ai plus aucune appréhension. A mon grand étonnement.

Quel est votre rapport au silence ? Il y a beaucoup de silence dans vos écrits.

Ah oui, j'espère qu'il y en a ! C'est très important. J'aimerais que le silence soit présent entre les mots, et dans les mots.

Comment expliquer que votre quête intérieure ne soit jamais nombriliste ?

J'ai commencé à écrire par désir de m'échapper de ce qui pouvait m'enfermer. Ce travail n'a jamais été narcissique. C'était la volonté de faire tomber les murs à l'intérieur desquels j'étais prisonnier. La grande aventure, c'était de détrôner l'ego, puis de vivre cette mutation. Bien sûr, tout le travail de destruction préalable est forcément douloureux. Il y a toutes sortes de remises en cause. Il faut se couper de tout un tas d'attachements – à ce qu'on était, à des personnes, à des lieux – pour naître à soi-même. Il faut arriver à une grande liberté intérieure, n'être plus conditionné par tout le passé.

La grande affaire, c'est que la pensée est incluse dans cette nuit intérieure qu'elle a à élucider. Elle n'est pas libre de voir, puisqu'elle est identique à ce qu'elle a à explorer. Donc il faut qu'elle fasse retour sur elle-même pour s'affranchir de ce qui la conditionne. Tant qu'on n'a pas fait ce travail extrêmement exigeant, on a des perceptions de soi-même viciées. Dès lors, on ne peut pas se connaître.

Ce travail est-il à la portée de tous ?

Beaucoup d'êtres sont à la recherche de cette clarté, de cette simplicité intérieure, mais dans notre société, il n'y a rien pour les aider, dans leur entourage, non plus. Ces personnes restent alors à mi-chemin. Elles n'ont pas l'aide de l'écriture ou d'une activité quelconque. Il y a là une grande détresse, une grande solitude aussi.

Dans votre Journal, vous parlez de votre « mentalité de paysan ». Qu'est-ce qui la caractérise ?

Le bon sens. La patience. La manière de savoir endurer les choses. Quand on est paysan, on ne se plaint pas, on travaille et c'est tout. J'essaie toujours de n'être pas du côté de la négativité. Le paysan est du côté du positif : il faut qu'il produise des choses dont autrui bénéficiera. J'ai un peu cet esprit-là. Je ne concevrais pas d'écrire des choses qui puissent nuire à quelqu'un.

Vous reprochez parfois à votre style d'être trop dépouillé...

La simplicité peut entraîner la simplification. Mais je ne peux pas faire autrement. Je sens ce besoin d'être simple. La simplicité fait partie intégrante de ce à quoi on aboutit quand on vit ce cheminement intérieur. On n'a plus besoin de la complication.

Ecrivez-vous dans un lieu privilégié ?

Je peux écrire partout maintenant alors qu'avant je n'en étais pas capable. Je ne suis plus tributaire du lieu, du décor. J'aime écrire chez moi parce qu'il y a le silence. Mais je peux écrire en tout autre lieu. Au printemps dernier, je suis resté quatre mois dans un tout petit village des Alpes-

Maritimes, dans un ancien monastère désaffecté.

Dans votre quête de la profondeur, justement, il y a une sorte de mystique qui apparaît, une sorte de mystique profane ?

C'est très clair pour moi, ça n'a rien à voir avec une religion, une croyance religieuse. Je pense simplement qu'un artiste qui s'engage à fond dans son travail ne peut pas ne pas vivre cette aventure intérieure qui le conduit de la confusion et de l'ignorance à la connaissance de soi. Vers une certaine lumière intérieure. On peut appeler ça de la manière que l'on veut, mais on le trouve chez les mystiques d'une manière plus nette, plus franche. Leur lecture m'a permis de mieux comprendre mon cheminement. On pourrait mettre en regard des tas de textes qui ont été écrits à des siècles de distance. Ils sont un. Rigoureusement identiques. Et même parfois écrits avec les mêmes mots. C'est ce qu'il faut voir : il y a une universalité profonde.

Beaucoup d'écrivains se réclament de cette lumière intérieure, mais concrètement comment la vivez-vous ?

Pour moi elle n'est pas une illusion parce que je peux mesurer la différence entre ce que j'étais dans ma jeunesse -la confusion, le noir, l'ignorance, c'est-à-dire lourdeur et étouffement- alors que cette lumière dont je parle est réelle aujourd'hui. C'est une légèreté intérieure, une clarté, une vision beaucoup plus nette des choses.

Et d'une certaine manière c'est une métaphore pour désigner l'état dans lequel je suis. Quelque chose est le produit d'une aventure, d'une évolution qui s'est poursuivie sur 40 ans, et participe de tout ce que vous êtes, là, à demeure.

Cela voudrait dire que celui qui voulait mourir est celui qui voulait la lumière ?

Absolument. Vous dites quelque chose de très juste. Je crois que si l'on vit ardemment cette recherche-là, on vit au début dans la haine de soi, parce que l'on se juge tellement médiocre et insuffisant, au regard de cette exigence qui vous écrase.

Dans le monde rural de votre enfance, n'y a-t-il pas eu un contact intuitif, spontané, avec cet absolu ?

D'où cela vient personne ne peut le dire. Je suis d'un milieu paysan, on était à des années lumières de tout ça. Pourquoi c'est né en moi, je ne peux pas le dire. Quel chemin il a fallu faire pour oser accepter ça. Et trouver les mots pour le dire. Mais oser l'accepter déjà.

Est-ce que l'on écrit les mots que nos pères n'ont pas trouvés ?

Ah ça, j'aimerais beaucoup... (silence)... Il pourrait se faire que ma mère qui est morte d'étouffement de n'avoir pu parler... trouve à parler à travers moi.

Je vais écrire un récit bientôt à ce sujet. Je l'ai abandonné il y a plusieurs années. Je crois que je vais le reprendre.

Par l'écriture je suis arrivé à l'humain. A l'homme, à la vie. Rien d'autre ne m'intéresse. C'est immense. Cela me passionne au premier chef. Je pourrais vivre trois siècles, je crois que cela ne pourrait jamais s'épuiser.

Écrire. Écrire pour obéir au besoin que j'en ai.

Écrire pour apprendre à écrire. Apprendre à parler.

Écrire pour ne plus avoir peur.

Écrire pour ne pas vivre dans l'ignorance.

Écrire pour panser mes blessures. Ne pas rester prisonnier de ce qui a fracturé mon enfance.

Écrire pour me parcourir, me découvrir. Me révéler à moi-même.

Écrire pour déraciner la haine de soi. Apprendre à m'aimer.

Écrire pour surmonter mes inhibitions, me dégager de mes entraves.

Écrire pour déterrer ma voix.

Écrire pour me clarifier, me mettre en ordre, m'unifier.

Écrire pour épurer mon œil de ce qui conditionnait sa vision.

Écrire pour conquérir ce qui m'a été donné.

Écrire pour susciter cette mutation qui me fera naître une seconde fois.

Écrire pour devenir toujours plus conscient de ce que je suis, de ce que je vis.

Écrire pour tenter de voir plus loin que mon regard ne porte.

Écrire pour m'employer à devenir meilleur que je ne suis.

Écrire pour faire droit à l'instance morale qui m'habite.

Écrire pour retrouver - par delà la lucidité conquise - une naïveté, une spontanéité, une transparence.

Écrire pour affiner et aiguïser mes perceptions.

Écrire pour savourer ce qui m'est offert. Pour tirer le suc de ce que je vis.

Écrire pour agrandir mon espace intérieur. M'y mouvoir avec toujours plus de liberté.

Écrire pour produire la lumière dont j'ai besoin.

Écrire pour m'inventer, me créer, me faire exister.

Écrire pour soustraire des instants de vie à l'érosion du temps.

Écrire pour devenir plus fluide. Pour apprendre à mourir au terme de chaque instant. Pour faire que la mort devienne une compagne de chaque jour.

Écrire pour donner sens à ma vie. Pour éviter qu'elle ne demeure comme une terre en friche.

Écrire pour affirmer certaines valeurs face aux égarements d'une société malade.

Écrire pour être moins seul. Pour parler à mon semblable. Pour chercher les mots susceptibles de le rejoindre en sa part la plus intime. Des mots qui auront peut-être la chance de le révéler à lui-même. De l'aider à se connaître et à cheminer.

Écrire pour mieux vivre. Mieux participer à la vie. Apprendre à mieux aimer.

Écrire pour que me soient donnés ces instants de félicité où le temps se fracture, et où, enfoui dans la

source, j'accède à la l'intemporel, l'impérissable, le sans-limite.

18 octobre (1960)

Agressivité, besoin de vaincre et d'asservir, la force virile qui ne cesse de déchirer l'homme trahit un manque, manifeste d'une certaine manière un ressentiment. Au contraire de ce qu'on croit, l'homme a peut-être la nostalgie de la féminité, laquelle est proprement sérénité, ouverture, consentement, complicité quasi organique avec le monde dans lequel elle est puissamment enracinée. (Ma nostalgie de la féminité est de même nature que ma nostalgie d'un repos définitif, de la mort. Elle en est la forme mineure) - (1934)

Citations

1. Un visage n'est jamais si beau, si émouvant, qu'à son automne.
(Dans la lumière des saisons, p.13, P.O.L, 1991)
2. [...] une des tares de l'humanité : cette incapacité où nous sommes de nous exprimer avec clarté et précision, et de telle sorte que ce qui est formulé ne puisse être interprété. Un homme se raconte, cherche à livrer ce qu'il est, ce qui vit dans son cœur et sa tête, mais que passe-t-il de lui dans les mots qu'il emploie ? Tant d'incompréhension, de souffrances, de drames naissent de ce décalage existant entre ce qu'est un être et les mots à l'aide desquels il a l'illusion de se dire.
(Dans la lumière des saisons, p.27, P.O.L, 1991)
3. À tout moment la vie abonde, ruisselle, irrigue ce quotidien auquel nous ne savons pas nous arrêter. C'est du plus ordinaire que filtre l'eau de la source. Mais il y a tant à débroussailler avant d'être à même de le comprendre, de l'admettre.
(Dans la lumière des saisons, p.42, P.O.L, 1991)
4. L'attente et la peur. La peur et l'attente. Ne croyez-vous pas que toutes deux définissent pour une grande part l'être humain ?
(Dans la lumière des saisons, p.43, P.O.L, 1991)
5. Les seuls chemins qui valent d'être empruntés sont ceux qui mènent à l'intérieur.
(Dans la lumière des saisons, p.44, P.O.L, 1991)
6. Celui qui veut à toute force se rendre libre a beaucoup à souffrir et à se battre. Mais si un jour il arrive à jeter bas les murs de son cachot, puis à déboucher en pleine lumière, il lui est donné d'accéder à une certaine connaissance, et en lui, la peur, la haine de soi, l'angoisse et la culpabilité cèdent la place à une paix, une force, une foi en la vie qui feront que son cercle ira toujours grandissant. Alors sa main dont les doigts étaient comme des serres toujours prêtes à étouffer leur proie, sa main se décrispe, s'ouvre, et il comprend qu'elle ne servira plus désormais qu'à la caresse et l'offrande.
(Dans la lumière des saisons, p.44, P.O.L, 1991)
7. Il faut parfois toute une existence pour parcourir le chemin qui mène de la peur et l'angoisse au consentement à soi-même. À l'adhésion à la vie.

(Dans la lumière des saisons, p.53, P.O.L, 1991)

8. Et travailler sur soi. S'affranchir de tout ce qui enferme, sépare, asservit. Faire rendre gorge jour après jour à cet être dur et mauvais qui réside en chacun. Cet être sans bonté qui naît de notre égocentrisme, et plus encore sans doute de la peur, de nos peurs, lesquelles nourrissent cet aveugle besoin de sécurité, de puissance et de domination, d'où résultent tant de ravages. Travailler sur soi. Éliminer la peur, les peurs. Pour découvrir que l'autre est un autre toi-même. Que tu n'as ni à le dominer ni à l'exploiter. Que nous avons à nous connaître, nous respecter, nous entraider. Si possible nous aimer. »